

## PORTRAIT

Par Christine Grandin



# Jean Guitton, de la forge aux livres

### Les hasards de la vie ont donné très tôt le goût des livres à

Jean Guitton, qui, fils et petit-fils de maréchal-ferrant à Xanton-Chassenon, est devenu aujourd'hui un généalogiste reconnu de son coin de Vendée.

“**J**e me lève à 6 heures et je travaille toute la journée ici...” Ici c'est l'ancre silencieux du généalogiste, du curieux en quête de connaissances exactes, d'un lecteur sentimental qui a toujours à portée de main et d'âme *Guerre et Paix*, de Léon Tolstoï, lu et relu. Partout dans les vitrines, à l'abri, les éditions reliées du *Bon journal* (1892), des encyclopédies en plusieurs tomes, des reliures en maroquin, des romans précieux ou bon marché. L'héritage d'une bibliothèque de famille. “*Mon grand-père avait acheté dans une salle des ventes, en 1914, La France illustrée en huit volumes datant de 1896, à une époque où c'était déjà un peu dépassé. J'ai lu ça quand j'étais*

*gosse.*” Sur une étagère, consultables à tout moment, des registres recopiés serrés par ses soins : naissances, mariages, décès, actes notariés de tout le Sud-Vendée.

Jean Guitton, 79 ans, discret derrière un bureau encombré mais rangé, semble là comme un poisson dans l'eau. Dans son élément. Mais un peu plus. Dans un univers insoupçonné dont il ouvre volontiers les vannes au visiteur. On le consulte de loin comme le spécialiste des causes perdues, quand la généalogie familiale prend des voies de garage. Lui seul connaît les subtilités des déclarations anciennes, l'orthographe aléatoire du secrétaire de mairie ou qui inscrit un surnom pour un nom, la

chasse-trappe des lieux, localités ou villages qui ont été regroupés. Déchiffreur invétéré de chroniques de fermiers généraux, de délibérations municipales, de contrats notariés en vieux français. Oui, Jean Guitton vit dans les livres, à travers l'histoire de ceux qui l'ont précédé, mais en filigrane avec la sienne. “*Ce qui m'intéresse, c'est la curiosité. Les petites histoires. Les choses insolites. Un marché au pain qui revit, un fournisseur qui s'engage, un descriptif estimatif de la construction d'une charrette, le constat de désobéissance devant le gendarme d'un capitaine au château de Benet...*”

Pourtant, rien ne destinait le petit Jean, natif de Xanton-Chassenon, où

il habite toujours, à cette passion livresque et ancestrale. Rien sinon, un peu la volonté de son père, Georges, de "lui laisser le choix". Celui de ne pas devenir forgeron-maréchal-ferrant, comme lui et comme son grand-père en droite ligne. "Sauf que j'y allais déjà à quatre pattes, avant de savoir marcher !" Les gestes du grand-père, l'enclume, les odeurs et les bruits de la forge attenante à la maison, rue de la Rousière, ont imprimé l'envie au fer rouge. "J'ai toujours voulu faire ce métier... Ça n'a d'ailleurs pas été une formation, mais une assimilation... On travaillait alors dans l'imitation des grandes personnes."

Enfant unique, Jean est cependant poussé par le désir paternel "de le voir entrer dans le Secondaire". "Je suis allé au lycée Fontanes à Niort pendant deux ans, puis à Viète, à Fontenay. Je rentrais tous les soirs à Xanton, à vélo." Fils d'un père prisonnier pendant la Seconde Guerre mondiale, il met la main à la pâte comme tous les jeunes de sa génération dont la mère doit subvenir à tout (ils seront 27 prisonniers dans ce petit village du Sud-Vendée). "Je suis d'un naturel heureux, malgré les malheurs et les ennuis que la vie m'a apportés. Mon grand-père travaillait en chantant, et j'accompagnais souvent ma grand-mère sur la tombe de sa deuxième fille, morte à 16 ans. J'ai eu la notion des regrets et des gens disparus."

Finalement, et sans surprise, Jean devient forgeron après avoir obtenu le BEPC à 16 ans. "J'aurai eu le bonheur de travailler avec mon grand-père, décédé en 1945." Puis c'est le service militaire en Allemagne, de l'autre côté du Rhin. "J'y allais parce qu'il le fallait, je n'étais pas du tout militariste. Mais comme ce que je fais je le fais "bien", je ne me suis pas mis en travers, non plus." Revenu en 1954, il est ouvrier chez son père, et amoureux d'Odette. "Je suis parti au début de 1956 en Algé-

rie. Je ne m'étais pas officiellement fiancé : à cette époque le ciel était noir pour les jeunes gens, avec l'Indochine et l'Algérie. Mais je suis parti en pleurant de rage, parce que c'était une guerre qui ne me concernait pas. Et puis pendant mon service, j'avais un adjudant algérien que j'appréciais beaucoup et qui m'avait raconté son pays."

C'est là que sa vie bascule. Un accident grave dans un ravin en Kabylie lui broie les deux jambes. Mal opéré par un chirurgien remplaçant à Alger, il passe plusieurs fois sur la table d'opération. Complications, gangrène. "J'étais seul là-bas, à 24 ans. J'avais tiré un trait sur ma vie et écrit à Odette pour la libérer de sa promesse. Elle a refusé." Finalement rapatrié après de longs mois, il doit la guérison à une infirmière de la Grande Guerre, à l'hôpital de Fontenay-le-Comte. Fin d'un épisode douloureux. Sa convalescence, qui dure, lui ouvre la porte des lectures au long cours. Les hasards de la vie sont toujours impénétrables.

## Sympathies génétiques !

**"Je me suis toujours posé des questions sur ma famille,** sur les lieux où j'habite. Pendant ma vie active, je n'ai pas eu le temps d'y répondre. Quelquefois la transmission familiale du bouche à oreille n'est pas forcément exacte. C'est grâce à une cousine, qui voulait commencer son arbre généalogique, que j'ai mis un pied dedans. J'ai déniché un tas de choses à la mairie de Xanton, et j'ai trouvé beaucoup de réponses. Après j'ai remonté, partout où cela était possible, ça m'a pris deux ou trois ans. Fontaines, Saint-Hilaire-des-Loges, où les registres s'arrêtent en 1760. Benet, Coulon, Maillé, Damvix, Maillezais, où l'on va jusqu'en 1600, sans interruption. Je me suis trouvé des parentés inattendues avec des gens que j'avais côtoyés toute ma vie, et pour qui j'avais éprouvé de la sympathie. C'était mes cousins, et je ne le savais pas ! Comme quoi, il doit y avoir des sympathies... génétiques !"



"J'ai eu, dans mon enfance, la notion des regrets et des gens disparus..."



Le petit Jean devant la forge avec son grand-père, et en compagnie de son père, Georges.

Jean, se marie en avril 1959 avec Odette, fait évoluer la forge familiale. "J'ai monté la première coopérative de réparation de machines agricoles dans le Sud-Vendée. J'ai commencé avec mon père, puis j'ai embauché quatre ouvriers." L'entreprise existe toujours quand il prend sa retraite. "À mon époque, il y avait à peu près 450 sociétaires. L'idée, c'était que les agriculteurs ne soient pas assujettis à une marque et de pouvoir dépanner tout le monde, quel que soit le matériel. C'est ce qui me plaisait : la solidarité, la convivialité, les liens humains. Au fond, c'est un peu la même chose avec la généalogie. Tout cela s'entrecroise, et au bout de la treizième génération, on est tous un peu cousins quand on habite dans le même coin !"